

Culture Suisse? Ou inculture?

Autor(en): **Seippel, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **3 (1908-1909)**

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rechnen muss, dass gute oder schlimme Zufälle ihre Verwirklichung verhindern.

Das bisherige Bildungszentrum Messinas, die Universität, wird nicht wieder erstehen. Sizilien hatte bisher drei Hochschulen, während ganz Apulien, das fast ebensoviele Einwohner zählt, seine Studenten nach Neapel schicken musste. Seit Jahren erwog man schon die Möglichkeit einer Überführung, wobei als künftiger Sitz Bari und Lecce in Betracht kämen. Nachdem sich nun selbst die Professoren der zerstörten Hochschule für diesen Entscheid ausgesprochen haben, scheint jede Schwierigkeit überwunden zu sein.

Das ganze soziale Leben muss sich neu bilden. In den fürchterlichen Tagen und Nächten, wo Abenteurer mit der Pistole in der Hand Tote und Verwundete ausplünderten, ging die alte Ordnung vollends in Brüche, und die Gesellschaft hat seither über den Trümmern den ganzen Entwicklungsgang sprunghaft wieder durchmachen müssen, der von der Barbarei bis zum Rechtsstaate führt. Es wird jetzt alles darauf ankommen, welche Elemente bei der Zusammensetzung der neuen Bevölkerung überwiegen. Wenn es dieselben sind, die aus Catania in den letzten zwei Jahrzehnten eine blühende Industriestadt geschaffen haben, und die jedenfalls dem technisch berechneten Aussehen der zukünftigen, erdbebensicheren Stadt entsprechen würden, so darf man dem neuen Messina eine starke und gesunde Zukunft voraussagen. Freilich wird es jeden sichtbaren Zusammenhang mit der Geschichte verloren haben; aber die Wurzeln, die die Menschheit mit ihrer Heimat verbinden, gehen tief genug, um bald wieder neue Blätter und Früchte sichtbar zu machen.

ROM

HECTOR G. PRECONI



CULTURE SUISSE? OU INCULTURE?

Dans son article „Die schweizerische Kulturfrage“, qui contient d'ailleurs quelques idées auxquelles je souscrirais volontiers, M. E. Blocher a reproduit „les belles paroles“ qu'un collaborateur de la Voile latine a cru devoir m'adresser, ainsi qu'à M. Philippe Godet.

Da la beauté de ces paroles, je ne suis pas juge. Mais ce que je sais, c'est qu'elles se trompent d'adresse. Détacher d'un article, une phrase — ou même deux mots, ceux „d'honnêtes courtiers“¹⁾ — déformer et fausser la pensée de leur auteur, lui faire dire quelque sottise dont il est innocent, et se donner le plaisir de le réfuter victorieusement, c'est là un procédé de discussion si courant et si facile, qu'il ne vaut pas, d'habitude, la peine de le relever.

Toutefois la plupart des lecteurs de „Wissen und Leben“ devant sans doute ignorer le point de vue auquel je me place et que j'ai exposé dans d'autres périodiques, je tiens à leur dire que je ne suis pas, et que je n'ai jamais été, partisan de ce que M. Blocher appelle la „Mischkultur“. Le bilinguisme, tel qu'on le trouve aux pays frontières, semble bien être une cause de stérilité littéraire.

Serait-ce une raison pour empêcher un Français cultivé de chercher sa nourriture spirituelle dans Goethe, si tel est son bon plaisir; ou un Allemand, dans Pascal? Serait-ce une raison pour implanter en Suisse ce nationalisme intellectuel que certains de nos voisins du Nord ou de l'Ouest cherchent à mettre en honneur? Cette contrefaçon des idées chères aux pangermanistes et à M. Maurice Barrès semblerait quelque peu ridicule dans notre petit pays. A coup sûr c'est une singulière manière de faire de la „culture suisse“ que d'imiter les travers de nos voisins et d'adopter leurs préjugés.

M. E. Blocher veut bien donner quelques conseils aux Suisses romands. Nous lui savons gré de ses bonnes intentions. Mais peut-être ne connaît-il pas très bien notre littérature, à l'exception d'Urbain Olivier et de T. Combe qu'il nous donne en exemple! Mieux avisé, il n'eût pas contresigné les jugements fantaisistes du collaborateur anonyme de la Voile latine, lequel a donné la mesure de sa compétence en citant, à l'appui de ses affirmations, précisément les œuvres des écrivains qui les contredisent le plus

¹⁾ Si le collaborateur de la Voile latine connaissait quelque peu son histoire moderne, il saurait que ce n'est pas à M. Philippe Godet que j'ai emprunté ces deux mots, mais bien au prince de Bismarck, lequel n'avait pas, que je sache, „un caractère servile“.

directement: Rousseau, M^{me} de Staël, Benjamin Constant, Amiel. Ne parlons pas des vivants.

M. Texte a fait un gros livre sur le Cosmopolitisme littéraire et sur son ancêtre Rousseau. Sa thèse est exagérée, encore que l'auteur de l'Emile se soit quelquefois inspiré des idées anglaises. A coup sûr son rôle essentiel a été d'introduire en France l'individualisme de la Réforme. M^{me} de Staël et Benjamin Constant sont considérés par tous les historiens littéraires comme ayant été les initiateurs de ce que l'on a appelé „l'esprit européen“. La châtelaine de Coppet, en particulier, n'a guère fait autre chose sa vie durant, que du „courtage intellectuel“ entre l'Allemagne, l'Italie et la France. Quant à Amiel, il était, comme Charles Secrétan, tout imprégné de métaphysique allemande. „Amiel, a pu dire M. Bourget, est là pour nous montrer le tableau d'un penseur envahi par l'esprit germanique“.

Il ne faut pas oublier que la Réforme calviniste a été essentiellement internationale, par son esprit et par son champ d'action. Elle a créé par là une tradition que la littérature a continuée jusqu'à nos jours. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que M. Philippe Monnier a repris l'œuvre de son père Marc Monnier, lequel a été essentiellement, en France, un interprète de la pensée italienne.

Dans le passé donc, la Suisse romande n'a jamais cessé de „favoriser un échange de valeurs intellectuelles entre les nations voisines“. Elle a pu rendre par là quelques services. M. Philippe Godet ni moi n'avons d'ailleurs jamais prétendu que ç'ait été là son unique rôle, encore bien moins que ce soit notre idéal exclusif pour l'avenir. „Il importe, disait l'auteur de l'Histoire littéraire de la Suisse française, il importe que nous restions fidèlement nous-mêmes, pour être en mesure d'accomplir notre mission.“ Juste Olivier avait exprimé la même pensée en un mot: „Vivons de notre vie!“, ce qui ne veut pas dire „Nourrissons-nous de notre propre substance!“ Pour nous autres Suisses, ce mode d'alimentation serait décidément insuffisant.

Peut-être y aurait-il lieu de distinguer entre la littérature d'idées et la littérature d'imagination. Que les romanciers, que les poètes, restent fortement attachés au sol natal, c'est au mieux. Aujourd'hui, comme hier, nous demeurons prêts à saluer joyeusement,

non pas les programmes, non pas les manifestes, non pas les consignes intellectuelles, mais les œuvres, les œuvres qui manifesteront la force et l'éclat de ce que M. Blocher a appelé — du sprichst ein grosses Wort gelassen aus! — la civilisation suisse.

Ce n'est pourtant pas une raison pour que cette „civilisation suisse“ se fonde sur l'ignorance, l'étroitesse d'esprit et l'infatuation. Et il serait bon d'éviter que notre culture suisse ne soit, à proprement parler, de l'inculture.

ZÜRICH

PAUL SEIPPEL



BIOLOGIE UND KUNST

Mit Botanik gibst du dich ab? Mit Optik? Was tust du?
Ist es nicht schön'rer Gewinn, rühren ein zärtliches Herz?
Ach, die zärtlichen Herzen, ein Pfuscher vermag sie zu rühren;
Sei es mein einziges Glück, dich zu berühren, Natur!

GOETHE (Epigramme).

Bei Entgegennahme des von der Zürcher Studentenschaft veranstalteten Fackelzuges hielt kürzlich Professor Arnold Lang¹⁾ im alten Patrizierhause „zum Rechberg“ eine weitausgreifende, kraftvolle Rede, in der unter anderm auf den für Evolution und Involution geschärften Blick des Biologen auch der Kunst gegenüber hingewiesen wurde. Daran knüpften sich mancherlei Privatgespräche über Beziehungen zwischen Kunst und Naturwissenschaft im allgemeinen, die mir, dem Programm dieser Zeitschrift entsprechend, zu folgenden Zeilen Gelegenheit gaben.

Als die exakte Naturforschung ihren Siegeslauf begann und im 19. Jahrhundert die Spitze des Kulturzuges erreichte, zu dessen Fahnenträgerin sie geworden, da galt wohl mannigfach draussen die These: Naturwissenschaft — welch trockener Dienst! Gar mancher sah in ihr die geborene Zerstörerin von Kunst und Schönheit und fühlte sich in dieser Meinung bestärkt durch die materialistischen Lehren, von denen ihm aus dem Lager der Naturforscher unbestimmte Kunde geworden. Bereits in den fünfziger Jahren des vorigen Jahrhunderts wandte sich der dänische

¹⁾ Aus Anlass des ihm gewordenen ehrenvollen Rufes als Nachfolger Ernst Haeckels nach Jena.